

# Vasquin Philieul

## Sonnets et sextine de François Pétrarque

*Et d'un corps naistre un corps de mesme face.*

Le premier livre de sonnets composés en français n'est pas *l'Olive*, de Joachim du Bellay en 1549, mais la traduction en français un an auparavant de la première partie du *canzoniere* de Pétrarque, par Vasquin Philieul, sous le titre de *Laure d'Avignon*.

On ne sait pas beaucoup plus de l'auteur, que ceci : il est né en 1522, il fut « docteur es droictz », originaire de Carpentras et chanoine de Notre-Dame-des-Doms à Avignon. Il meurt après 1582, n'ayant laissé (à une ou deux exceptions près) d'autre témoignage poétique que cette traduction, qu'il publie complète en 1555. Il est aussi le traducteur d'un traité du jeu d'échecs.

L'entreprise de Vasquin Philieul ne lui a pas donné la gloire (il semble qu'il visait surtout à accroître celle de la ville d'Avignon) et il demeure aujourd'hui encore pratiquement inconnu.

La raison majeure de cette non fortune est, sans doute, qu'il est extrêmement difficile d'admettre qu'une traduction, et qui s'avoue telle, puisse prétendre au statut d'œuvre poétique. Il y a quelque ironie à constater que l'admiration portée aux poètes de la Pléiade dont la fureur poétique s'accommode très bien d'innombrables démarquages, pillages et transcriptions de modèles italiens, s'accompagne ainsi d'un total silence sur Vasquin Philieul.

La traduction du *canzoniere* s'inscrit dans la ligne, inaugurée en 1547 par Jacques Peletier du Mans. Celui-ci, qui ne craint pas de présenter en ses « œuvres poétiques » essentiellement, des traductions, y inclut douze sonnets de Pétrarque qu'il introduit par un sonnet de son invention. Le voici :

Qui d'un poète entend suivre la trace  
En traduisant, et proprement rimer,  
Ainsi qu'il faut la diction limer,  
Et du François garder la bonne grace,

Par un moyen luy conviendra qu'il face  
Egale au vif la peinture estimer,  
L'art en tous pointz la Nature exprimer  
Et d'un corps naistre un corps de mesme face :

Mais par sus tout met son honneur en gage,  
Et de grand' peine emporte peu d'estime  
Qui fait parler Pétrarque autre langage,

Le translatant en vers rime pour rime :  
Que pleust aux Dieux et Muses consentir  
Qu'il en vinst un qui ne peust desmentir.

En faisant « parler Pétrarque autre langage » Vasquin Philieul s'est fait, véritablement, le créateur du sonnet français. Sa diction, sa phrase, son vers sont ceux de Marot plutôt que ceux de Du Bellay ou Ronsard. Mais le « corps » qu'il fait « naistre » n'en est pas moins poésie.

La version, partielle, de 1548, contient par ailleurs deux « premières » dans l'histoire de la versification française : — les deux premiers sonnets en alexandrins — les premières *sextines* (qui resteront, en fait, les seules véritables jusqu'au vingtième siècle puisque Pontus de Tyard, *translatant* mal, fera rimer les siennes, ce qui est contresens formel).

Les poèmes reproduits ici le sont d'après la deuxième édition, complète, de 1555. Vasquin Philieul s'est inspiré de la « reconstruction » de l'ordre du *canzoniere*, due à Vellutello; certaines pièces sont précédées d'un *argument*, sorte de commentaire narratif du texte, souvent destiné à montrer l'importance du lieu, Avignon.

copié sur l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale Res Yd 1154, à Paris  
par Jacques ROUBAUD

## Toutes Les euvres vulgaires de François Pétrarque

Contenans quatre livres de M. D. Laure d'Avignon sa maistresse : jadis par luy composez en langage Thuscan, et mis en François par Vasquin Philieul de Carpentras Docteur es Droictz.

Avecques briefz sommaires ou Argumens requis pour plus facile intelligence du tout.

En Avignon  
De l'Imprimerie de Barthelemy  
Bonhomme  
Avec Privilège du Roy  
1555

### SONNET I

*Voi ch'ascoltate in rime sparse il suono, ...*

*Argument*: en cestuy sonnet le poète reconnoissant son erreur use de confession, avec deprecation aux lecteurs, comme en matiere favorable.

Vous qui oyez les chantz icy desduicts  
De ces souspirs, dont mon cœur en detresse  
Je nourrissois sus l'erreur de jeunesse  
Quand j'estois homme autre que je ne suis.  
Du divers stile ou mes pleurs je poursuis :  
Du vain espoir, et douleur qui m'opresse,  
Si onc aves senty d'amours la presse  
Me pardonnez par pitié tant d'ennuys.  
Mais à present je voy le bruit qui monte  
Et de mon mal partout presque on devise,  
Dont bien souvent de moymesme j'ay honte.  
Honte est le fruit de ma vaine entreprise,  
Et repentance, et le voir sans mensonge  
Que tout plaisir du monde n'est qu'un songe.

## SONNET II

*era il giorno ch'al sol si scoloraro...*

*Argument* : le jour du vendredi saint le poète fut pris d'amours.

C'estoit le jour, que le soleil perdit  
Pour la pitié de son facteur clarté  
Quand je fu pris d'amour, et la beaulté  
De vos yeux, Dame, à son joug me rendit.  
Ne me sembloit temps qu'Amour pretendit  
A me frapper : dont j'allais en seurté,  
Hors de ma garde, et dont ma malheurté  
Au commun dueil print sa source et credit.  
Le cault amour lors me trouva sans armes,  
La voye aussi des yeulx au cœur duisante  
Qui par ce coup sont faictz ruisseaulx de larmes  
Dont peu d'honneur ha du faict, s'il s'en vante,  
Surprendre ainsi mon ame desarmée,  
Et n'oser l'arc monstrier à vous armée.

## SONNET IV

*Per far una leggiadra sua vendetta...*

*Argument* : icy est traicté d'ou estoit M. D. Laure : et nasquit en Avignon, au bourg des Sazes, qui lors estoit respectivement entre le grand Palais et le Rosne.

Celluy qui art monstra plus qu'admirable  
Et providence en l'infy mystere,  
Quand il crea l'un et l'autre hemispere  
Et plus que Mars Juppiter amiable :  
Venant ça-bas donner clarté durable  
Aux saints escriptz, qu'avant n'avoient sincere,  
Print lierre et Jan des rhetz et de misere,  
Et leur fit part en son regne honorable :  
Il ne daigna vouloir à Romme naistre,  
Comme en Judee; ainsi veult et ordonne,  
Que l'humble estat sur tous aultres soit maistre.  
Ore un soleil d'un petit bourg nous donne  
Tel, que nature et la place est ornée,  
Dont entre nous si belle dame est née.

## SONNET V

*Vergognando talor ch'ancor si taccia, ...*

*Argument* : combien sa dame luy sembla belle, quand il en fu pris.

Ayant par fois honte qu'encor se taise,  
Dame, par moy vostre beaulté en rime,  
J'accours au temps, que la veis si sublime,  
Qu'aulture jamais ne sera qui me plaise.  
Mais pour mes bras telle charge trop poise,  
Et n'est ouvrage à polir de ma lime :  
Pourtant l'engin, qui son pouvoir estime,  
Se refroidit d'y vouloir faire noise.  
Souvent j'ouvris ma bouche pour en dire,  
Puis je me teus, craignant de faire faulte :  
Mais qu'elle voix pourroit sortir si haulte?  
Souvent en vers j'accomençay d'escrire :  
Mais mon esprit, ma plume et main restive,  
Furent vaincus sur la premiere rive.

## SONNET X

*Son animalì al mondo de si altera...*

*Argument* : voulant Petrarque, selon sa coustume, en esté aller d'Avignon à Vauleluse philosopher : et encores qu'il fust heure tarde, allant prendre congé de sa dame, fit ce sonnet.

Mainctz animaulx ont la veue si forte,  
Qu'elle est au droit du soleil asseuree :  
D'aultres craignans sa lumiere honnoree,  
Jusques au soyr ne sortent de leur porte.  
D'autres qu'au feu un fol desir transporte,  
Cuidans jouyr de la clarté dorée,  
Ou mettent fin à leur vie essorée :  
Las on ce reng je meurs de mesme sorte.  
Car je suis foible a voir mon excellente,  
Et seule dame, et ne seay me defendre  
De lieu obscur, ou d'heure tarde et lente.  
Pourtant avec veue plainctive et tendre,  
De ne le voir mon destin me recule,  
Et seay que vais apres ce qui me brule.

## SONNET XV

*Gia fiammeggiava l'amorosa stella...*

*Argument* : il songeat en dormant, que sa dame encores toute pasle de maladie, le vint visiter un matin en son lit, pour luy dire, qu'elle se portoit bien : et icy est describe la matinée en quatre belles façons.

Desja luisoit nostre estoille amoureuse  
Par l'orient, et l'autre coustumiere  
Rendre Juno jalouse, avoit plenièr  
Clarté, venant de part septentrionneuse.

Levee estoit pour filler la soigneuse  
Vieille, ebifée, ayant faict de lumiere  
Et aux amans, qui sont dans la tanniere  
Avec leur dame, estoit l'heure fascheuse.

Lors que m'amours de son mal presqu'estaincte  
Vint à mon cueur, non par visive voye,  
Mais en esprit pour consoler ma plaincte.

O qu'autres fois souvent veüe l'avoye  
Bien autre qu'ore! et sembloit de me dire :  
Prens cueur, amy, qu'encores je respire.

## SEXTINE

*A qualunque animale alberga in terra...*

*Argument* : icy monstre quelles sont ses amoureuses passions : et c'est un chant sans rithme, mais plus difficile à composer que toutes rithmes.

Tous animaux qui logent sur la terre  
Hormis aucuns, qui fuyent le soleil  
Ont leur temps propre a travailler de jour :  
Puis quand le ciel allume ses estoilles,  
L'un tient l'hostel, l'autre s'enniche au boys,  
Pour reposer aumoins jusques à l'aube

Mais moy depuis que l'on voit la belle aube  
Secourre l'ombre a l'entour de la terre,  
En esveillant oyseaulx par tous les boys,  
Onc n'ay repos non plus que le soleil.  
Puis quand je vois flamboyer les estoilles,  
Vais larmoyant et desirant le jour.

Quand le soir vient de chasser le beau jour,

Et nostre nuict a altruy donne l'aube.  
Pensif contemple, et me plainctz des estoilles,  
Quand elles n'ont faict de sensible terre :  
Mesmes du jour qu'onc je veis le soleil,  
Qui me faict comme homme nourri es boys.

Je ne croy point qu'onc passa par les boys  
Se aspre fere ou de nuict, ou de jour,  
Comme est qui m'ard à l'ombre et au soleil,  
Pour qui n'ay bon premier sommeil ny aube :  
Et quoy que j'aye un mortel corps de terre,  
Mon destin est descendu des estoilles.

Avant que j'aïlle à vous cleres estoilles,  
Ou tumbe en bas dedans l'amoureux boys,  
Laisant ce corps qui viendra pure terre :  
Pitié esmeut celle, qui en un jour  
Peut restaurer mille ans, et devant l'aube  
Peult m'enrichir du transmontant soleil.

Or pleust à Dieu que j'eusse mon soleil  
Une nuict seule, et qu'on ne veist qu'estoiles,  
sans que jamais arriva la belle aube.  
Mais qu'elle au moins ne devint pas verd boys,  
Pour m'eschapper des bras comme ce jour,  
Qu'icy Phoebus la poursuyvoit en terre.

Plus tost seray soubz terre et en sec boys,  
Plus tost le jour yra garny d'estoilles,  
Qu'a si douce aube arrive le soleil.

### SONNET XXXIII

*Per mezz'i boschi inospiti e selvaggi...*

*Argument: faict en passant par dedans la forest d'Ardenne.*

Parmy les bois et desertz me pourmeine  
Sans avoir peur, qui Mars mesme n'exempte :  
Mais il n'est lieu ne rien qui me tormente,  
Que le regret de la face sereine.

Sans y penser je chante, o chose vaine!  
Et m'est advis que je la voy presente,  
Ou que parler avec autres la sente :

Mais puis ce n'est qu'un ormeau ou fontaine.  
 Ainsi je croy de l'ouyr babiller  
 Quand les oyseaux ne font que gazouiller,  
 Ou quand soubz l'herbe on sent barboter l'unde.  
 Bref n'est silence, ou lieu en tout le monde,  
 Qui pour plaisir soit à cestuy pareil,  
 Si trop n'estoit loingtain de mon soleil.

SONNET XXXV

*Rapido fiume, che d'alpestra vena...*

*Argument* : estant le matin monté sur le Rosne à Lyon pour aller en Avignon, fantasioit ce sonnet, adressant son parler au Rosne mesmes.

Ravissant fleuve, et de pierreuse veine,  
 Qui de ronger les rives ton nom prens,  
 Bien descendons par desirs differens  
 Ou amour moy, et toy nature meine.  
 Or va premier, et ton cours ne refraine :  
 Va je t'en prie, et à la mer ne rens  
 Si tost son droict : mais un peu te reprens  
 Quand tu seras vers celle part sercine :  
 Ou pourra veoir ce beau soleil luisant,  
 Qui reverdit ton bort gauche, et peut estre,  
 Que mon tarder luy est bien desplaisant.  
 Ses piedz luy baise et sa blanche main dextre,  
 En luy disant : baiser soit pour parole,  
 L'esprit est prompt, mais la chair foible et molle.

SONNET XXXVI

*Io mi rivolgo indietro a ciascun passo...*

*Argument* : Ayant laissée ma Dame Laure au port de Durance, Petrarque retournant vers Avignon se reviroit tous les coups devers Durance, avec regret tresgrand, pource qu'il sçavoit que luy mesmes s'en iroit en Italie, et parle à sa dame encores que absente fust.

Sur chacun pas contourner je ne cesse  
 Mon corps fasché, que je porte à grand peine :  
 Lors prens confort de nostre air qui le meine  
 Un peu plus outre, et dis : ô grand detresse!



Puis repensans au depart, qui me presse,  
Au long chemin à la vie incertaine,  
La je m'arreste, et estant hors d'haleine,  
Les yeux enbas contre mes piedz je dresse.

Alors m'assault sur mes tristes complainctes  
Un doubte tel. Comment ces membres peuvent  
Loing de leur ame ainsi vivre heures maintes?

Mais me respond Amour : qu'ainsi se trouvent  
Privilegiez les serfz des domyselles,  
Du tout franchis des qualitez mortelles.

### SONNET LXX

*Dodici donne, onestamente lasse, ...*

*Argument* : Ici faut noter, que du temps de Petrarque, Avignon, en tirant du grand Palais respectivement vers le Rosne, n'avoit de circuit que jusque à la paroisse de la Magdaleine, de là jusques au Rosne estoient tous jardins et prairies, excepté un petit bourg dict des Sazes, qui estoit entre deux. Avignon fut puis apres accreu jusques aux vieilles murailles, qui font encores en empend avec la maison de Ancezune. Depuis par Pape Julle fut accreu jusques au Rosne. Ce que appert par les deux vestiges des dictes vieilles murailles, et plusieurs portailz, qu'on voit encores par la ville. Et en signe que ce dict Bourg et champestre estoit des Sazes, ayeulx de Madame Laure, soubz le premier arc du pont du Rosne onha mis leurs armoiries. De la donc allant au Rosne veit Petrarque sa Dame avec autres Damoysselles, qui descendirent d'un bateau, puis monterent sur un chariot, ce que voyant Petrarque eu voluntiers esté chartier et batelier.

Je veis un jour hors d'un bateau sortir  
un noble train de douze Damoiselles :  
Ains d'un soleil, et douze estoilles belles,  
Qu'onc on ne veit telles l'eau mespartir.  
Ne le berger, qui à Troye sentir  
Fit si grand mat, ne les menoit point telles :  
Ny le chercheur de ces toisons nouvelles,  
Dont aujourd'huy chacun se veut vestir.

Puis je les veis sus un char triomphant :  
Là ou ma Laure, à qui l'aveugle enfant  
Nuire ne peut, chantoit tout bas à bande.

La veis je aumoins? je ne sai que je fis :  
Mais o heureux Autumede et Typhis,  
Qui conduisiez une si noble bande.



## SONNET LXXXII

*Quando Amor i belli occhi a terra inclina...*

*Argument* : icy est descrite la grace de madame Laure à jouer de l'espinnette, avec le grand plaisir à la voir jouer.

Quand ses beaux yeux doucement elle incline,  
Et ses espritz en un souspir rallie,  
Baissant les mains, et que sa voix deslie  
Clere, souefve, angelique et divine :

Lors de mon cueur, je sens faire rapine,  
Et ma joye est tellement accomplie,  
Que de mourir là mesme je supplie,  
Si le haut ciel voit que j'en soye digne.

Mais le doux chant de mes sens possesseur,  
Et le désir d'oyr telle douceur  
Mon ame preste a departir refreine.

Ainsi je vis, et ainsi tire et lasche  
Le court fillet, ou ma vie s'attache,  
Ceste du ciel seule au monde Sireine.

## SONNET XCIX

*Benedetto sia'l giorno e'l mese e l'anno...*

*Argument* : par evidens signes monstra qu'elle luy portoit honneste amour.

Bien heureux soit le jour, le mois, l'année,  
Et la saison, le temps, le poinct, et l'heure,  
Le beau país, le lieu et la demeure,  
Ou deux beaux yeux m'ont l'atteinte donnée.

Et bien heureuse est ma peine ordonnée  
Par le désir d'une joye mal seure,  
Bien heureux soit l'arc, le traict, la blesseure,  
Et bien heureuse en soit ma destinée.

Bien heureux soient tous les pensers et dictz,  
souspirs, desirs, et larmes amoureuses,  
Qu'onques au nom de ma dame rendis.

Et soient encor les cartes bien heureuses,  
Ou luy acquiers renom, et ma pensée  
Qui d'elle seule a pu estre blessée.